

L'écologie politique est-elle à même de répondre aux urgences environnementales ?

Réponse de Pierre Lucot (intervenant politique) sous la forme de « Quel projet politique pour la collapsologie ? »

Un premier élément de réponse peut être donné à la question posée : s'agissant du nucléaire, urgence environnementale depuis plus de 40 ans, on ne peut que constater malgré Tchernobyl puis Fukushima, à la fois une érosion de la mobilisation des mouvements se réclamant de l'écologie politique et un désengagement de ceux qui prétendent porter les politiques écologistes.

Cette urgence, l'écologie dite politique l'a en effet rejeté d'années en années au registre des facteurs « adaptables » aux besoins énergétiques toujours croissants.

EELV a ainsi salué comme une « victoire » la loi de transition énergétique qui sanctuarise la production nucléaire et promeut la poursuite du programme EPR au motif que celui-ci allait permettre de fermer Fessenheim...

J'ai été d'ailleurs heureux d'entendre à l'occasion du colloque que vous¹ avez organisé autour de la question « comment penser l'anthropocène ? » que certains universitaires plaçaient le curseur de départ de l'anthropocène au 16 juillet 1945, date du premier essai nucléaire américain, 15 jours avant Hiroshima et Nagasaki.

Pour rester dans ce questionnement autour de l'anthropocène et de notre capacité politique à faire face à l'évolution environnementale catastrophique qu'elle induit, je voudrais partager avec vous la lecture d'un récent article du philosophe Dominique Lestel dans lequel il questionne l'anthropocentrisme et par la même l'humanisme dont il est issu.

Au regard du sujet qui nous intéresse ce soir, il rejette l'écologie politique majoritaire et la deep ecology parce qu'elles partagent une vision tronquée de l'humain dans le monde.

¹ Catherine LARRERE

La première en faisant du rapport à la nature une valeur ajoutée, la seconde en privilégiant le fantasme d'un monde sans humain.

Il nous invite plutôt à considérer l'humain comme faisant partie intégrante de la nature et non comme une entité qui pourrait et devrait être autonome par rapport à elle. En ce sens, accroître nos convergences avec les animaux ou les plantes nous rendrait plus humains parce que serait une caractéristique fondamentale de l'humain d'habiter de telles proximités.

Critiquant l'humanisme qui a toujours joué l'humain contre l'animal tout comme le post humanisme qui n'en est pour lui que le prolongement, il nous invite ainsi à développer nos aptitudes à nous « enchater », nous « enméduser », nous « enpoissonner », nous « arboriser ».

Et je le cite encore : « Je n'ai pas envie de devenir un surhomme qui calcule mieux, qui n'a pas de maladies ou qui est plus beau : « je veux savoir ce que signifie vivre comme un poisson. Je veux me compromettre avec la multitude de formes de vie qui grouille de partout. **Je veux m'intoxiquer métaboliquement avec les autres non-humains pour devenir plus humain encore.** »

On est ici dans le registre du grand récit bien loin du discours politique qui en manque cruellement, ce qui justifie d'ailleurs le désintéressement dont il est l'objet.

Autre grand récit politique tout aussi réaliste mais beaucoup plus sombre est celui de Pablo Servigne et sa collapsologie.

Pablo Servigne, qui était à votre place le mois dernier pour nous présenter son livre intitulé « comment tout peut s'effondrer », nous a confirmé que l'interaction actuelle entre énergie/finance/climat/biodiversité, réunit au présent (c'est-à-dire pour notre génération) toutes les conditions qui ont conduit à l'effondrement des civilisations et qui vont donc conduire à l'effondrement de la nôtre, unissant pour une fois dans la même temporalité l'action politique et l'anthropocène.

Il apparaît ainsi à la fois illusoire, utopiste et irresponsable d'entretenir l'illusion que ce système complexe et donc fragile puisse nous conduire à un « avenir inédit » via une transition s'inscrivant dans le temps long, linéaire et douce, tel que venté

par les politiques plus ou moins écologistes, soucieux avant tout de préserver leur image de défenseur d'un avenir radieux.

Considérant que tout retard pris dans la perspective d'une complète refondation civilisationnelle compromet sa viabilité (et donc celle d'une société humaine viable), chaque année passée depuis Rio ne faisant qu'aggraver notre pression sur l'atmosphère, la biodiversité et les réserves énergétiques, il apparaît au contraire urgent de considérer la résilience (c'est-à-dire la capacité qu'aura notre organisation sociale à réagir aux chocs,) comme un "fait de programme" quasi prioritaire.

Nous sommes ainsi nombreux à faire le constat d'être passé d'un état de critique envers l'adaptation au dérèglement climatique, (rejeté en tant qu'acceptation d'une perspective catastrophique irrecevable), à celui de la prise en compte prioritaire de la résilience, faisant de notre préparation à l'effondrement comme devant être au fondement même de l'engagement écologiste.

Du refus à s'y résoudre, à l'obligation de s'y préparer, tel pourrait se résumer l'évolution de l'engagement écologiste.

Peut-on alors faire de la résilience un programme politique ?
Je pense de façon paradoxale et en réponse à toutes celles y ceux qui y opposerait un principe d'irrecevabilité (message catastrophiste), qu'il s'agit au contraire du seul socle de programme audible non seulement pour toutes celles et ceux qui aujourd'hui considèrent avec nous la perspective de l'effondrement comme la plus réaliste, mais aussi pour celles et ceux, bien sûr plus nombreux qui, inquiets en l'avenir et attentifs à toute proposition réaliste mettant en avant les valeurs qui fondent l'écologie, ont « l'intuition » qu'il faut avoir le courage de penser cet avenir « tout autre ».

Il apparaît ainsi indispensable, face au désenchantement généralisé du politique, de savoir construire un projet sur la base d'un nouveau récit (même sombre par les phases de deuil de nos rêves qu'il induit) susceptible de dépasser l'état de tétanisation et de sentiment d'impuissance qui bloque notre capacité de réaction.

Le monde de l'écologie, aujourd'hui engagé dans des expériences de « transitions concrètes », n'attend pas d'un parti qu'il l'instrumentalise au seul motif qu'il serait sa potentielle base électorale (ce qu'il n'est plus d'ailleurs). Il attend au contraire d'un parti de l'écologie qu'il fasse acte de clairvoyance et soit en capacité de proposer les conditions de mise en œuvre du cadre politique de l'adaptation, seul susceptible de valoriser et de mettre en perspective l'engagement individuel et collectif qui est le sien.

Penser qu'une majorité citoyenne puisse s'unir autour de la collapsologie est bien sûr une illusion. Notre devoir politique est cependant d'œuvrer pour qu'au sein des territoires, une nouvelle organisation sociale basée sur la fraternité (et notamment l'accueil), l'autonomie alimentaire et énergétique (sur la base des low tech), l'enracinement « en Nature » (notamment par une nouvelle relation entre humains et non-humains), puisse se mettre en place.

Ce projet réaliste visant à construire une société du bien vivre (et non du mieux vivre !) peut fédérer au sein de la société une masse critique susceptible de peser sur les politiques de résiliences tout en étant acteur de leur mise en œuvre. C'est le pari que nous devons faire.

Nous avons pleinement conscience que la construction de cette masse critique va constituer des éléments de friction, un « état de guerre », pas forcément métaphorique comme le suggère Bruno Latour² (et comme le montre par ailleurs la Syrie, victime à la fois d'une guerre énergétique mais aussi d'une guerre civile issue de quatre années successives de sécheresse).

Passer du tri sélectif au « zero déchets », ou d'un régime carné à un régime végétarien n'est pas un « petit geste ». C'est aussi et surtout se placer en résistance face à un monde qui repose sur la consommation de viande et de jetables. Mais c'est aussi se projeter dans ce monde d'après qui sera sans tri (qui, pour

² « C'est l'époque de l'Anthropocène. Avec le risque d'une guerre de tous contre tous » B. Latour in Face à Gaia, huit conférences sur le nouveau régime climatique

mettre ou, et avec quelles engins ?) et sans viande (en tous cas sans élevage industriel reposant sur la consommation d'énergie et la surexploitation de l'espace agricole).

Parce qu'il ne s'agit pas de « petits gestes », et que leur multiplication peut mettre en défaut le système, celui-ci, parce qu'il repose sur la défense d'intérêts privés aux mains des détenteurs de la force économique et politique, ne pourra que réagir de manière violente.

Qu'il s'agisse des zadistes de Notre Dame des Landes ou des activistes contre le TAV ou le barrage de Sivens, tous savent ce que violence institutionnelle veut dire. Pour eux, à chaque fois, la police et la milice réactionnaire se sont réunies pour agresser les défenseurs d'un autre monde.

On peut mourir pour sauver un écosystème fragile et une zone humide captatrice de CO², Rémi Fraise nous l'a montré !

Face à cette nécessité d'entrer en résistance et en résilience, avoir une vision précise de ce qui peut nous réunir est à la fois plus facile et surtout plus motivant. A nous d'affiner nos arguments en vue d'en faire sortir les multiples points de cohérences et de convergence susceptibles de faire partager cette nécessité « réaliste » par le plus grand nombre.

Allons-nous échouer ? La question ne se pose pas ; il est de notre devoir d'humain de passer du statut de spectateur à celui d'acteur et d'auteur³. C'est la raison pour laquelle notre message doit être un message de vérité, de clairvoyance.

Pour nous aider dans la perspective d'élargissement qui est la nôtre, notre militantisme écologiste doit devenir existentiel. Il exige de nous un affichage démocratique alliant cohérence, rigueur et convivialité.

Nous tentons de la faire vivre à Utopia ; l'enjeu aujourd'hui est de le faire partager au-delà, au sein des associations dans lesquelles nous sommes engagés et dans les partis politiques dans lesquels nous militons.

Merci par avance à toutes et tous de vous engager avec nous sur cette voie.

³ Relisons Albert Camus, et notamment « la Peste »